

Le Maître du Jardin

Conte arménien

Il était un roi d'Arménie. Dans son jardin de fleurs et d'arbres rares poussaient un rosier chétif et pourtant précieux entre tous. Le nom de ce rosier était Anahakan. Jamais, de mémoire de roi, il n'avait pu fleurir. Mais s'il était choyé plus qu'une femme aimée, c'était qu'on espérait une rose de lui, l'Unique dont parlaient les vieux livres. Il était dit ceci : « Sur le rosier Anahakan un jour viendra la rose généreuse, celle qui donnera au maître du jardin l'éternelle jeunesse. »

Tous les matins le roi venait donc se courber dévotement devant lui. Il chaussait ses lorgnons, examinait ses branches, cherchait un espoir de bourgeon parmi ses feuilles, n'en trouvait pas le moindre, se redressait enfin, la mine terrible, prenait au col son jardinier et lui disait :

— Sais-tu ce qui t'attend, mauvais bougre, si ce rosier s'obstine à demeurer stérile ? La prison ! L'oubliette profonde !

C'est ainsi que le roi tous les printemps changeait de jardinier. On menait au cachot celui qui n'avait pu faire fleurir la rose. Un autre venait, qui ne savait mieux faire, et finissait sa vie comme son malheureux confrère, entre quatre murs noirs.

Douze printemps passèrent, et douze jardiniers. Le treizième était un fier jeune homme. Il s'appelait Samvel. Il dit au roi :

— Seigneur, je veux tenter ma chance.

Le roi lui répondit :

— Ceux qui t'on précédé étaient de grands experts, des savants d'âge mûr. Ils ont tous échoué. Et toi, blanc-bec, tu oses !

— Je sens que quelque chose, en moi, me fera réussir, dit Samvel.

— Quoi donc, jeune fou ?

— La peur, seigneur, la peur de mourir en prison !

Samvel par les allées du jardin magnifique s'en fut à son rosier. Il lui parla longtemps à voix basse. Puis il bêcha la terre autour de son pied maigre, l'arrosa, demeura près de lui nuit et jour, à le garder du vent, à caresser ses feuilles. Il enfouit ses racines dans du terreau moelleux. Aux premières gelées il l'habilla de paille. Il se mit à l'aimer. Sous la neige il resta comme au chevet d'un enfant, à chanter des berceuses. Le printemps vint. Samvel ne quitta plus des yeux son rosier droit et frêle, guettant ses moindres pousses, priant et respirant pour lui. Dans le jardin des fleurs partout s'épanouirent, mais il ne les vit pas. Il ne regardait que la branche sans rose. Au premier jour de mai, comme l'aube naissait :

— Rosier, mon fils, où as-tu mal ?

A peine avait-il dit ces mots qu'il vit sortir de ses racines un ver noir, long, terreux. Il voulut le saisir. Un oiseau se posa sur sa main, et les ailes battantes lui vola sa capture. A l'instant un serpent surgit d'un buisson proche. Il avala le ver, il avala l'oiseau. Alors un aigle descendit du haut du ciel. Il tua le serpent, le prit dans ses serres, s'envola. Comme il s'éloignait vers l'horizon où le jour se levait, un bourgeon apparut sur le rosier. Samvel le contempla, il se pencha sur lui, il l'effleura d'un souffle, et lentement la rose généreuse s'ouvrit au soleil du matin.

— Merci, dit-il, merci.

Il s'en fut au palais en criant la nouvelle. Le roi était au lit. Il bâilla. Il grogna :

— Moi qui dormais si bien !

— Seigneur, lui dit Samvel, la rose Anahakan s'est ouverte. Vous voilà immortel, ô maître du jardin !

Le roi bondit hors de ses couvertures, ouvrit les bras, rugit :

— Merveille !

En chemise, pieds nus, il sortit en courant.

— Qu'on poste cent gardes armés de pied en cape autour de ce rosier ! dit-il en gesticulant. Je ne veux voir personne à dix lieues à la ronde ! Samvel, jusqu'à ta mort, tu veilleras sur lui !

— Jusqu'à ma mort, seigneur.

Le roi dans son palais régna dix ans encore puis un soir il quitta ce monde en disant ces paroles :

— La maître du jardin meurt comme tout le monde. Tout n'était que mensonge.

— Non, dit le jardinier, à genoux près de lui. ? Le maitre du jardin, ce ne fut jamais vous. La jeunesse éternelle est à celui qui veille, et j'ai veillé, seigneur, et je veille toujours, de l'aube au crépuscule, du crépuscule au jour.

Il lui ferma les yeux, baisa son front pâle, puis sortit sous les étoiles. Il salua chacune. Il dit :

— Bonsoir bonsoir, bonsoir.

Samvel avait le temps désormais. Tout le temps.